

Préparer l'avenir : la culture des semences - une tâche de notre temps

Rüdiger Blankertz

Contenu :

À propos de l'inconfort insuffisant lié au génie génétique

1. Qu'est-ce que le bien-semence ?
2. Anthroposophie – le bien-semence du futur
3. Le défi
4. La plante cultivée comme image de la pensée d'évolution
5. Le drame de l'évolution/du développement
6. Le langage des faits
7. La semence de la lumière

ANNEXE : Mots de Rudolf Steiner

<http://www.menschenkunde.com/blankertz/index.html>

Table des matières

Préparer l'avenir : la culture des semences - une tâche de notre temps.....	1
Remarque préliminaire.....	2
Le cauchemar « génie génétique ».....	2
À propos de l'inconfort insuffisant lié au génie génétique.....	3
La seconde nature.....	3
L'humain vient d'une « niche écologique ».....	3
Le langage des faits.....	4
...et la question par l'humain.....	4
Un double « Non ! ».....	4
L'impensable survient.....	5
Aucune réponse théorique.....	5
Aucun « retour à la nature ! ».....	5
Connaissance de soi !.....	6
... est une question de la conscience.....	6
1. Qu'est-ce que le bien-semence ?.....	7
2. Anthroposophie – le bien-semence du futur ?.....	7
3. Le défi.....	8
4. La plante cultivée comme image de la pensée d'évolution.....	8
Penser et « botanique ».....	8
Anthroposophie : la connaissance de soi comme connaissance du monde.....	8
Effort de pensée et penser.....	9
La nature - une image-miroir de l'esprit humain.....	9
De l'origine de l'apparition.....	9
L'apparition/naissance de la plante à partir de la fleur.....	10
De la plante comme archétype/image originelle de la pensée.....	10
Phases de croissance.....	10
Que devrait la fleur ?.....	10
Le processus de floraison dans son pendant avec l'alimentation humaine.....	10
Formation des graines : point source du renouvellement.....	10
Transition en la considération pensante.....	11
De la force créatrice de la plante.....	11
La tâche du penser.....	11
De l'abandon de la croissance de la plante comme condition préalable à l'auto-création.....	12
La question de penser après soi-même.....	12
chaos objectif.....	12



chaos subjectif	13
La correspondance entre la plante et la pensée.....	13
résultats douteux ?.....	13
Doute comme principe de la pensée scientifique.....	13
La blessure de la pensée.....	14
La blessure de la plante.....	14
Scission du penser ?.....	14
L'unité du penseur.....	14
Pouvoir/force de la graine et pouvoir/force de la pensée.....	14
De l'idéal de la pensée.....	15
De l'origine de mon soi en tant que penseur.....	15
Chaos et création.....	16
Mort et nouvelle vie.....	16
La création à partir de l'idée.....	16
Le pas suivant.....	17
5. Le drame du développement.....	17
Les impulsions formatrices de l'« entité »-plantes.....	17
...et de la vie humaine.....	17
« intervention de forces cosmiques » chez la plante.....	18
La dimension cosmique du destin humain.....	18
humain terrestre ou « cosmique ».....	18
L'auto-crédation.....	18
Le passage à travers le point zéro.....	19
Et la pratique ?.....	19
Du drame de la vie au XXe siècle	19
La plante comme enseignante dans le chaos de la vie.....	20
6. Le langage des (choses)-faits : le miroir de la nature.....	20
Récit sur la nature devient récit sur l'humain.....	20
La fécondation dans la tombe.....	21
7. La semence de la lumière.....	21
De la conversation entre la plante et l'humain.....	21
Annexe.....	22
Remarque :.....	22
Paroles de Rudolf Steiner.....	22
Conférence du 10 juin 1924, Œuvres complètes n° 327.....	22
« Fondements spirituel-scientifiques pour la prospérité de l'économie de pays » « Cours d'agriculture/d'économie de pays ».....	22
« Le chaos de la semence ».....	22
Ce qui est à faire.....	23
Conférence du 14 août 1920, Œuvres complètes n° 199.....	23
« Le mouvement anthroposophique et ses rapports avec les événements mondiaux : science initiatique et aspiration à la liberté ».....	23
Des initiatives anthroposophiques n'ont pas la permission de devenir sectaires.....	23
« En phase avec les événements mondiaux ».....	24
Une indication aiguë/acérée de Rudolf Steiner.....	24

Remarque préliminaire

Le cauchemar « génie génétique »

Même si le génie génétique rencontre un rejet croissant au sein de la population, les grandes groupes agricoles continueront - semble-t-il - à développer la manipulation génétique sans se laisser décourager. Les attentes en matière de profit découlant de la « privatisation de l'évolution » sont énormes. Les nouvelles variétés Terminator pour les céréales panifiables et fourragères, qui ne peuvent pas être multipliées in vivo, doivent devenir une norme mondiale grâce aux importantes moyens politiques de l'OMC. De nou-



velles variétés sont développées sous haute pression, i par ex. sont équipés avec des « gènes tueurs », qui provoquent la mort de la culture si elle n'est pas régulièrement pulvérisée avec un certain produit chimique. Vous pouvez voir la direction dans laquelle se dirige l'agro-business. La dépendance constante de l'agriculture vis-à-vis des agro-entreprises devrait être achevée. Un scénario cauchemardesque s'annonce pour chacun qui pressent seulement aussi les conséquences.

À propos de l'inconfort insuffisant lié au génie génétique

De nombreuses personnes éprouvent le génie génétique comme une menace. Ils exigent : Ne touchez pas aux bases de la vie ! La manipulation de la lignée germinale de la vie grâce à la technologie, qui semble possible aujourd'hui, vise à produire des organismes végétaux et animaux présentant un bénéfice accru pour l'humain. Cependant, les sélectionneurs se sont toujours efforcés de provoquer des changements permanents et héréditaires chez les plantes et les animaux donnés. Les représentants du génie génétique se considèrent donc comme la dernière conséquence de cet effort millénaire de l'humain pour développer une seconde nature au sein de la « première » nature donnée, adaptée à ses besoins vitaux. Après les machines qui redessinent le règne minéral de la nature selon les idées des humains, le génie génétique devrait désormais rendre la même chose possible avec les règnes végétal et animal. C'est là que le mal-être s'installe. Mais sur quoi repose-t-il ?

2

La seconde nature

La « seconde nature » que l'humain fabrique déjà à travers la satisfaction de ses besoins vitaux fondamentaux a désormais remplacé la nature première dans de nombreux domaines. Apparemment, ce n'est qu'une question d'honnêteté intérieure que de reconnaître cela comme un fait et de franchir l'étape suivante de manière consciente et décisive : prendre le monde entier de la vie sous sa propre responsabilité. Si la seconde nature a déjà provoqué la chute de la première nature originelle, et l'a même largement achevée, alors il est tout à fait logique d'assumer le fardeau de la responsabilité et de remplacer complètement la première nature par la seconde, auto-crée.

L'humain vient d'une « niche écologique ».

Aujourd'hui, de nombreux humains sont nient de telles conséquences. Suite aux développements antérieurs, ils exigent de s'éloigner de la manipulation de la nature. Ils voient comment l'humain a déjà détruit la nature première à cause de ses intérêts existentiels. Ils veulent que cela se termine maintenant. Ils estiment que la nature première peut encore être sauvée. Cette opinion ne peut être maintenue qu'en fermant les yeux sur les faits biologiques qui sont désormais apparus grâce à l'efficacité de l'humain dans le contexte de la nature. Seul le fait de s'efforcer d'avoir une vision claire des faits peut les faire apparaître sous le bon jour. Une vision aussi claire doit reconnaître que l'évolution de l'humain sur notre planète jusqu'à présent ne peut pas être un abus de ses capacités. Parce qu'il n'a d'autre choix que d'utiliser son esprit pour maîtriser lui-même ses conditions de vie dans la niche écologique que la nature lui a assignée. C'est la



base du renouvellement et de l'expansion constants de la niche écologique comme une seconde nature.

Quiconque veut comprendre le génie génétique et le critiquer efficacement ne se trompera pas sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un abus du potentiel humain, mais plutôt de la prochaine conséquence qui découle naturellement, pour ainsi dire, de l'utilisation actuelle des capacités mentales/forces de l'esprit humain. Il ne critique pas les abus, mais plutôt la coutume générale – et donc l'usage généralisé du pouvoir de la pensée humaine. Ce faisant, il critique cependant aussi sa propre utilisation de ses capacités humaines. Parce que toute la façon de penser la nature et sa propre tâche en tant qu'humain est efficace tant dans l'un que dans l'autre, dans la manière d'affronter la vie et dans la manière de la critiquer. Mais la critique restera vaine si elle ne peut s'appuyer sur une nouvelle façon de voir les choses et les faits.

Le langage des faits...

On ne voudra cependant pas admettre tout cela facilement. C'est trop facile de perdre le sentiment d'être en terrain sûr

3

quand on ne peut plus faire confiance à la façon habituelle de penser. En réalité, ce terrain sûr qu'on pourrait croire perdre à force d'un examen de conscience sincère n'existe plus. Parce que les faits créés par les humains eux-mêmes nous privent de ce terrain sûr. Il est inutile d'énumérer ces faits. À elle seule, la croissance actuelle de la population mondiale nous prive quotidiennement de la base d'une idée sûre d'un avenir possible pour l'humanité. Pour ceux qui ne veulent pas voir ces faits, les énumérer ne peut constituer une preuve de leur existence. Devant la dimension de l'impensable qui réside dans les faits eux-mêmes, l'esprit humain se replie timidement dans ses constructions de modèles, qu'il peut façonner à sa guise.

...et la question par l'humain

Saisit-on cependant ces faits de la manière la plus impartiale possible à l'œil, ils offrent une vision étonnante de la tâche spirituelle que l'humain se fixe réellement sur la base de ces faits. L'humain lui-même s'avère être le moteur par lequel l'impensable se présente à nous. Tout ce que nous pouvons – et devons probablement – décrire comme une catastrophe écologique globale de la nature n'est rien d'autre que le résultat des activités de l'humain pendant des milliers d'années. L'humain a placé son propre principe de fonctionnement hors des recoins obscurs et inconscients de sa conscience dans les faits du monde qui sont actuellement perceptibles partout. Dans ces faits, nos propres actions nous confrontent à chaque instant de telle manière qu'elles soulèvent la question sur soi-même.

Un double « Non ! »

Nous nous voyons posé la question : en vue de notre propre survie, pouvons-nous nous permettre de continuer comme avant ? Et nous devons répondre : non. Mais cette réponse pose déjà la deuxième question : pouvons-nous nous



permettre d'arrêter tout cela ? Et encore une fois, la réponse doit être : non, nous ne pouvons certainement pas nous le permettre. Au contraire. Il faut continuer renforcé comme avant.

L'impensable survient

L'impensable de notre situation repose sur la confrontation avec nous-mêmes, avec ce qui repose à la base de nos actions et nos pensées. Cette confrontation est aussi inévitable que désespérée. Parce que quoi que nous fassions et y pensions : nous devons continuer. Et dans cette continuité, ce qui a été notre raison d'être antérieure surgit de plus en plus : le principe de nos propres actions. L'humain se remet en question. La seule question qui reste est de savoir si nous reconnâtrons ce questionnement comme le nôtre.

4

C'est la tâche spirituelle dans laquelle nous, les humains, sommes placés aujourd'hui.

Aucune réponse théorique

La question que l'homme se pose ainsi dans le fait n'a pas besoin d'une nouvelle réponse réfléchie de façon théorique. Une telle réponse réfléchie est, par exemple, l'affirmation selon laquelle l'humain doit enfin apprendre à respecter la vie de la nature. Avec de telles exigences, on oublie que c'est dans la nature humaine que repose d'être séparé de la nature. Justement parce que sa vie ne peut pas suivre les sentiers de la nature, l'humain a dû développer une seconde nature. Il a dû utiliser sa première nature sans y faire attention. Et justement parce qu'il ne porte pas directement en lui le principe de la première nature, la seconde nature qu'il a créée a un effet destructeur sur la première. Cela lui était jusqu'à présent caché. Maintenant, cette chose auparavant cachée entre dans sa conscience sous la forme d'une plénitude de faits. Ce qui veut entrer dans sa conscience, c'est la question de la nature même de l'humain. Il ne peut pas répondre à cette question en se référant à la première nature. Il doit apprendre à les poser et à y répondre en se regardant. L'humain ne vient pas de la nature, il vient de ses propres préalables. Il se développe dans la nature, mais il ne vient pas de la nature. Son évolution a progressée au point qu'il expérimente le mystère de ses origines et de son développement comme une énigme qui s'exprime dans les faits et processus auto-crées qui l'entourent.

Aucun « retour à la nature ! »

Si la situation actuelle est vécue comme l'énigme de la connaissance de soi humaine, le retour naïf et nostalgique à la nature disparaît. Vers quoi l'humain devrait-il se tourner ? La nature ne peut se révéler à lui que dans sa conscience. Et justement sa conscience le sépare de tous les autres êtres naturels. Il lui faudrait d'abord surmonter cette séparation s'il voulait reconnaître la nature comme un être fondé sur soi-même. Si la nature qui l'entoure est déjà devenue la proie de la destruction qui émane de la conscience de l'humain, il ne peut pas non plus la retrouver là. Ce qu'il trouve néanmoins, ce sont les lois de la nature, qu'il doit comprendre d'emblée comme le moyen de modifier et de contrôler/dominer la



nature selon ses besoins. Et ce faisant, il poursuit le processus de destruction dont les conséquences le touchent déjà maintenant.

Connaissance de soi !

Ainsi le génie génétique, avec toutes ses possibilités cachées dans le futur n'est rien d'autre que la destruction continue de la nature par les humains dans le domaine biologique. Ce qu'ils créent n'est qu'un nouveau niveau de la seconde nature. Mais cela a l'effet que nous venons de décrire : cela crée d'autres faits qui apparaissent aux humains comme les énigmes de leur propre ouvrage.

5

La critique du génie génétique, qui se contente de signaler les dangers qui pèsent sur la nature primaire, renvoie à son tour à une idée nostalgique d'une nature qui n'a aucune réalité et n'en a jamais eu. En pratique, de telles critiques ne changent rien. Parce que nous devons continuer à utiliser la nature à nos propres fins. Et le résultat est déjà clair : c'est l'exigence d'une connaissance radicale de soi des humains.

Le malaise suscité par le génie génétique a initialement une source trouble. Il ne sait pas sur quoi il est basé. Ce malaise flou apparaît ici comme un malaise injustifié face aux réalités désagréables de la vie telles qu'elles ont commencé à se révéler au cours de ce siècle. On ne veut pas voir ni entendre ce que montrent les faits eux-mêmes et quelle langue ils parlent. Face à un tel malaise, les faits prévaudront. On constatera qu'il n'y a pas de retour en arrière. Car on ne pourrait que retourner là où réside la source du mal-être : dans la séparation de la nature et de l'humanité. Mais c'est précisément cette origine qui se reflète aujourd'hui dans ses conséquences. On sera finalement confronté à ces conséquences. Et rien n'aurait été fait pour comprendre cette cause.

... est une question de la conscience.

Quiconque a voulu suivre les déclarations ci-dessus jusqu'à présent pourra dire quelque chose de différent. Il pourra déterminer comment ces déclarations se produisent. Il lui apparaît clairement que le point de vue adopté en formulant ces déclarations contient déjà un élément qui dépasse la situation établie. Cet élément réside dans la reconnaissance consciente de l'énigme de la vie de « l'humain » telle qu'exprimée dans les faits donnés. Dans une telle reconnaissance, l'énigme humaine se présente d'une manière telle qu'elle peut exiger sa solution. Cela devient l'énigme de la conscience. Et c'est seulement alors que cela pourra être compris. Sous cette forme s'ouvre une nouvelle vision des phénomènes naturels, qui vient de différentes questions et, surtout, d'une autre manière de poser les questions. Si l'on considère les phénomènes de croissance des plantes dans cette perspective, des idées émergent qui devaient rester inconnues jusqu'à présent. Ce n'est que dans le cadre de la question de la conscience que la nature commence à parler son propre langage. Je voudrais le montrer avec un exemple. Je choisis l'exemple de la formation des graines, du bien-semence. Nous pouvons voir ici comment la nature commence à parler à une conscience prête à accepter les conséquences de son histoire. Et comment l'énigme humaine commence à se dévoiler dans ce discours.



1. Qu'est-ce que le bien-semence ?

Parmi les plantes dont les graines servent directement de nourriture, les céréales sont les premières à mentionner. Depuis l'Antiquité, une partie de la récolte n'était pas utilisée pour l'alimentation mais était conservée. En effectuant une sélection, l'agriculteur travaillait déjà comme éleveur/sélectionneur. La qualité du bien-semence détermine le rendement de la prochaine récolte.

Si nous formons un concept général de bien-semence, il devient clair que nous pouvons l'utiliser pour saisir d'autres processus que ceux de l'agriculture. Tout ce qui provient du travail humain et qui est intrinsèquement vivant et capable de développement/évolution, mais qui est soustrait à une utilisation immédiate à des fins actuelles, peut alors être décrit comme bien-semence. Ainsi par exemple, l'anthroposophie de Rudolf Steiner est, dans sa soi-compréhension, un bien-semence de sorte particulière. Elle ne peut pas être appliquée directement/immédiatement. Elle reste idéale. Pourtant elle est présente dans le monde.

2. Anthroposophie – le bien-semence du futur ?

L'anthroposophie apparaît dans le monde au moment même où se produit une catastrophe globale. Rudolf Steiner parle de la « catastrophe mondiale » qui nous frappe à la suite des échecs du XIXe siècle. TEOTWAWKI, « La fin du monde tel que nous le connaissons » est arrivée depuis longtemps. Nous ne nous en sommes tout simplement pas encore rendu compte. Nous ne pensons donc pas que toute tentative de réforme de la société soit d'emblée inutile. Les intellectuels contemporains ont remarqué depuis longtemps que la situation mondiale catastrophique résulte précisément de réformes censées être progressistes. Mais les conservateurs ne peuvent pas en tirer parti. Parce que ce qu'ils veulent préserver a disparu depuis longtemps.

En ce que l'anthroposophie de Rudolf Steiner présente ces pendants, elle se comprend systématiquement comme une impulsion pour le renouveau - et non la réforme - de toute la vie spirituelle de l'humanité. La radicalité de cette approche n'est pas toujours et partout comprise. Néanmoins, cela ressort clairement de chaque phrase écrite et prononcée par Rudolf Steiner. Ce langage nous rend d'abord impuissants. Quelles conséquences cela a-t-il sur nos actions ? Parce que nous nous sentons en même temps appelés par Rudolf Steiner à préparer activement l'avenir. Cela ne peut signifier aucune tentative de réforme. Cette demande doit faire référence au renouvellement des fondements de la vie spirituelle. L'utilisation des dons de vie anthroposophique

pour l'immédiat présent se tient, comme le soulignent toujours de nouveau les critiques de Rudolf Steiner, sous une « étoile défavorable ». Il n'est pas évident pour tout le monde que ce n'est en aucun cas le cas, mais que cette étoile est une bonne étoile - comme l'étoile du jeu de Noël - et ouvre les plus belles perspectives. Tout comme la phrase n'a pas de sens pour nous : Celui qui sème ne récolte pas. Mais c'est là le motif douloureux de la vie de Rudolf Steiner. Aujourd'hui, les conditions mondiales nous mettent au défi de reconnaître ce motif et de l'accep-



ter comme le nôtre.

3. Le défi

La catastrophe culturelle qui se déroule actuellement constitue tout de suite à travers l'anthroposophie, un défi. Fondamentalement, la position de chaque humain au monde et à soi-même aujourd'hui est déterminée par la manière dont il se comporte à ce défi. Aujourd'hui, presque personne ne niera que l'humanité est dans un mouvement descendant. En revanche, des forces se font valoir à partir de l'individuel qui veulent une nouvelle ascension. La question est de savoir ce qui aimerait monter là. On peut répondre ainsi et ainsi à cette question. Une réponse honnête ne sera possible que si l'on examine les forces utilisées pour voir dans quelle mesure elles ne sont pas de simples masques pour les puissances qui sont à l'origine du déclin. Une observation sobre peut, par exemple, révéler que toutes les tentatives de transformation révolutionnaire de la société ont jusqu'à présent échoué. Les raisons de cet échec résident dans le fait qu'aucune nouvelle approche n'a été recherchée, mais plutôt une répétition de l'ancienne sous un masquage idéologique. À cet égard, cet échec est inévitable, voire nécessaire. Cependant, cet aveu ne justifie pas le pessimisme, mais au contraire une vision profondément *optimiste* des opportunités d'évolution qui s'offrent à nous.

Pour comprendre cela, il suffit de considérer ce qui résulte de la vision de la nature au sens de la science de la nature de Goethe, telle que présentée par Rudolf Steiner. Tout ce qui est nécessaire pour cela, consiste dans la reconnaissance de l'exigence de renoncer tout d'abord à l'utilisation utilitaire de cette science. Quiconque n'utilise pas sa force de pensée exclusivement à des fins de survie, mais l'applique plutôt à sa pensée dans une pratique méditative, peut se dire qu'il travaille au bien-ensemencement de l'esprit. Justement ainsi, la science de la nature de Goethe a un but autre que celui d'une application utilitaire technique. Elle conduit à la connaissance de soi. De telles pensées sont stimulées par l'anthroposophie de Rudolf Steiner. Elles ont aujourd'hui une signification toute actuelle. Les idéaux aimeraient devenir des pratiques de vie. Cela peut être démontré à la question du bien-ensemencement.

8

4. La plante cultivée comme image de la pensée d'évolution

Penser et « botanique »

Qui s'est occupé avec le penser et avec cela avec l'idéal comme principe de vie, rencontrera tôt ou tard ce qu'on appelle communément la botanique. *Schiller* formulait déjà :

*Cherches-tu le plus haut, le plus grand ? La plante peut te l'apprendre.
Ce qu'elle est dépouvue de volonté - soi le voulant ! - C'est ça!*

Anthroposophie : la connaissance de soi comme connaissance du monde

Quiconque recherche le plus haut en est privé. Néanmoins, ce dont on est privé s'annonce à nous dans toutes nos expériences comme étant essentiellement la seule chose qui compte pour nous. La base de notre vie spirituelle est la pensée. C'est même la base de ce qui nous entoure comme « le monde ». Des expériences



profondément douloureuses découlent de cette perspicacité. Car qui pourrait dire que la seule chose précieuse dans la vie, la pensée, est toujours à sa disposition dans toute sa plénitude et sa clarté ? La connaissance reste notre idéal le plus élevé, tout de suite parce qu'elle est actuellement inaccessible. Oui, la prise de conscience du manque de connaissance est même le premier début de ce que j'aimerais appeler ici *connaissance de soi*. On peut s'efforcer d'atteindre une telle connaissance de soi. Cette aspiration supprime les ainsi-dites connaissances. Cela met fin à notre arrogance du savoir. Est-ce qu'elle aussi fait un début ? Que dans la *pure* connaissance de soi soit en même temps conquise la véritable *connaissance du monde* – c'est la promesse pleine d'espérance de l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

Effort de pensée et penser

Avec le lecteur, je jette maintenant un coup d'œil sur le rapport dans lequel la quête anthroposophique de connaissance se situe à l'idéal. Il ne peut s'agir ici que de la manière dont notre effort de penser individuel est à *penser* en pendant avec son idéal inaccessible. Comment puis-je atteindre des connaissances qui proviennent de la connaissance de soi et en même temps y résister/tenir position ?

La nature - une image-miroir de l'esprit humain

Si maintenant nous suivons l'invitation de Schillers se montre à travers la science de la nature de Goethe, cette relation décisive de notre soi à l'idéal. En elle,

9

la nature s'avère comme image-miroir de l'esprit humain. Nous devons seulement nous reconnaître de nouveau en cette image. Sinon, comment devrions-nous arriver à un aperçu des conditions de notre existence/être-là ? Je dois donc maintenant essayer de m'approcher contemplant de la plante avec la volonté à la soi-connaissance. Parce que cela devrait me donner une image de ce que nous faisons et de ce dans quoi nous nous trouvons, souffrant de l'idéal. Ensuite, je peux utiliser cette image pour orienter mes pensées et mes actions individuelles vers l'idéal. L'idéal que nous avons en tête dans la vie doit se dévoiler à moi comme le principe de vie actif de la plante.

De l'origine de l'apparition

L'apparition de la plante pose immédiatement la question de savoir quelles forces produisent ce phénomène. C'est le cas de tout objet qui entre dans notre champ d'observation. Avec la plante, nous avons cependant donné la réponse à cette question sous forme de contenu d'observation - si nous cherchons à le découvrir par notre pensée et n'oublions pas nos actions en cela. Alors quelle est l'origine de l'apparition de la plante ?

L'apparition/naissance de la plante à partir de la fleur

La plante ne naît pas de la racine, car celle-ci nécessite la graine. Alors regardons la graine. La graine, quant à elle, ne naît pas de rien, mais de la floraison de la



plante. Regardons donc le processus de floraison. Ici, nous trouverons ce que nous recherchons. De plus, dans les résultats de la science de l'esprit anthroposophique de Rudolf Steiner, nous trouvons l'information selon laquelle la plante est originellement issue de la fleur. Mais cela ne doit pas nous guider seuls. Nous voulons voir par nous-mêmes ce qui se passe.

De la plante comme archétype/image originelle de la pensée

Phases de croissance

En ce la pousse de la plante croît vis-à-vis du Soleil, elle suit dans son déploiement physique les forces qui oeuvrent aux alentours du cône de végétation. Le geste enveloppant du déploiement de la feuille montre que ces forces forment une cavité qui comme « aspire » la substance physique du pousser. La tige pousse d'après le cône de végétation centre énergétique se mouvant en direction du soleil. Tant que cette force de succion agit sur la plante ou sur chaque pousse de la plante, la tige continue de croître. Sa croissance se termine dès que cette force quitte la plante et initie ainsi la phase florale. Cela se voit dans le geste des sépales et des pétales : la force végétative n'agit plus sur la pousse. Le centre du pouvoir végétatif s'est détaché de la plante et a disparu en direction du soleil. La plante « restante » abandonne sa fonction végétative dans les feuilles de la fleur et recrée le processus de fuite de son essence vers le soleil dans les couleurs de la fleur. Dans le même temps, la tige subit une compression. Les organes floraux de la plante se développent dans et à partir de cette compression.

10

Que devrait la fleur ?

Nous avons maintenant un état de l'évolution devant nous, qui est extrêmement problématique si l'on laisse valoir seule la « logique » végétative de la plante. De son propre point de vue, le développement/l'évolution de la fleur est insensée. En dehors de cela, elle c'est en fait superflue. La plante peut se reproduire aussi sans la fleur. Quel est le sens de ce « détour » ? Il réside dans l'humain.

Le processus de floraison dans son pendant avec l'alimentation humaine

Un examen plus proche de nos *plantes cultivées* montre que, en tant que plantes alimentaires pour l'humain, elles doivent toutes d'abord passer par ce processus de compression avant de produire des fruits alimentaires. Cela est particulièrement évident chez les céréales. La compression/le tassement de la tige, c'est-à-dire la perte de force végétative au profit de la fleur, rend la plante portant fruit. Cette compression/ce tassement provoque la formation de fruits et de graines. Vous voyez donc que cette phase de développement végétal suit une logique différente de la logique du déploiement végétatif.

Formation des graines : point source du renouvellement

Après que le pouvoir végétatif est vaincu, les organes floraux apparaissent à l'endroit de la compression/du tassement. Grâce à la pollinisation, dans laquelle intervient le mystérieux royaume des insectes, qui à son tour entretient une rela-



tion interne avec la fleur, se forme la graine, rudiment de/disposition à la nouvelle plante. Puisque, au sens de Goethe, nous avons la permission de considérer la plante comme la démonstration de la solution à l'énigme de la façon dont un être se produit en toute publicité, nous tournons notre attention vers ce point. À cela se montre que la formation de semence est aussitôt la prédisposition de la nouvelle plante.

Transition en la considération pensante

Ici reposent maintenant des processus qui se dérobent aux yeux. Que se passe-t-il maintenant ? Nous ne pouvons compter que sur notre capacité/patrimoine de pensée si nous voulons explorer les secrets de la formation de semences. Sur quoi compte-t-on quand même là ? Justement sur ce qui s'est avéré non capable de porter dans la connaissance de soi édifiante. Et plus nous conquérons de connaissance de soi, plus tout ce que nous croyons posséder en tant que contenu de nos connaissances devient problématique. Nous sommes donc ici dans la considération de la plante arrivée au point où ça devient sérieux. Nous arrivons à notre propre problème cognitif/de connaissance. Jusqu'à présent, tout n'était que préparation. Il s'agit désormais de pousser notre penser vers le domaine dans lequel nous sommes actifs de manière créative. En même temps, nous nous sommes donné la tâche d'observer l'auto-crédation de la plante. Nous avons donc à observer notre propre origine en tant que penseurs en décrivant comment la plante se produit soi. Désormais il ne s'agit plus,

11

comme on aurait pu le penser jusqu'à présent, de deux objets d'observation différents. En ce que j'essaie maintenant d'observer la plante dans son acte d'auto-génération, j'observe également mon propre acte d'auto-génération en tant que penseur. C'est incroyable. La lutte pour la science de la plante devient la lutte pour une science de la pensée. Le sujet et l'objet ne sont plus séparés. Le sujet et l'objet veulent émerger dans notre conscience à partir d'un terrain unifié. Je ne peux que tenter un premier aperçu de ce processus ici.

De la force créatrice de la plante

La plante physique se vit végétative dans la croissance . Mais ce n'est pas sa détermination. Celle-ci repose bien plus en ne se vivre purement soi, mais de se produire d'abord soi-même.

La tâche du penser

Je dois dire la même chose de mon penser. Cela s'épanouit dans les concepts et les représentations que je forme sur mes perceptions. Mais tel n'est pas sa détermination. Sa détermination est plutôt de se produire soi-même en premier/d'abord. Avec « soi-même », je pense naturellement la forme individuelle de la pensée qui dit « je » dans la pensée/le penser.

De l'abandon de la croissance de la plante comme condition préalable à l'auto-crédation

La plante s'efforce, dans et avec toute sa formation de forme végétative complexe, d'atteindre l'objectif de dissoudre cette forme même. Ce que nous consi-



dérons comme un développement végétatif n'est qu'une phase de son développement global. La plante vit tout au long de sa pousse végétative. Mais il se passe autre chose que le simple développement végétatif. Dans l'exercice de la croissance végétative, la plante se trouve dans une position particulière dans certaines circonstances et donc dans un état qui crée une contradiction avec les forces à l'œuvre dans cette phase. Il y a la forme de la plante : feuilles, tiges, racines. Caché à l'intérieur se trouve le point de végétation qui permet aux nouvelles feuilles d'émerger. Son travail est la condition préalable à la croissance des plantes. La plante peut-elle continuer à pousser ? Elle le peut, mais elle ne le fait pas. Du moins pas verticalement. À un certain moment, la force végétative quitte/délaisse la plante. Cela arrête la croissance.

La question de penser après soi-même

Ma pensée s'efforce avec toutes ses formations conceptuelles complexes vers le but de devenir soi-même question, à dissoudre à nouveau ces formes quasi-végétatives par sa propre force. Ce que je pense connaître comme mon penser est cependant seulement une phase dans mon développement global/d'ensemble à penseur. En cela il se passe encore autre chose que purement !e déploiement de mes concepts

12

et représentations. En ce que je les déploie et en les vivant, je me mène dans une position singulière à l'intérieur des circonstances et des conditions qui me concernent. J'entre dans un état qui crée une contradiction avec les forces à l'œuvre dans ma conceptualisation. Il y a ma forme de vie, que j'ai quo-déterminé par ma réflexion sur/mon penser après les circonstances. Cachée là dedans œuvre la puissance/force de la pensée/du penser, qui génère/produit constamment de nouveaux jugements et avec cela des décisions de vie. Ce n'est qu'en produisant constamment de nouveaux jugements que je peux continuer à me déployer dans la vie. Mais que se passe-t-il ? Ma forme de vie devenue, œuvre sur moi en retour ainsi qu'elle met en question mes jugements et avec cela mon existence. Je suis devant une situation que je ne peux pas comprendre. La puissance de la pensée m'a délaissée ; je cesse ma croissance de vie. Ce processus est un membre intégrant des biographies dans le XXe siècle.

chaos objectif

La formation de forme de la plante culmine finalement dans la dissolution de la forme. Rudolf Steiner décrit cela comme la « chaotisation » dans l'ovule/dispositif de semence. Chez la plante, l'obtention de ce contexte de la chaotisation est dans le cas normal donné comme processus naturel par ses lois de croissance : si le point de pousse s'éloigne du domaine du jet de plante, celle-ci entre ainsi dans le point zéro végétatif, dans le tassement/la compression. La plante entière répond à ce processus avec une *chaotisation* dans le domaine de l'autrefois bourgeon/pousse. Toute l'apparence de la plante tend/vise donc à la dissolution de sa forme au moment de la pollinisation. Du côté de l'« objet », nous trouvons donc une dissolution de la forme au moment de l'autogénération. Mais qu'en est-il avec le sujet ?



chaos subjectif

Ma réflexion sur la vie aboutit finalement à une remise en question de ma forme de vie devenue. On peut décrire cela comme la chaotisation de la conscience. Celui qui ne la connaît pas ne l'a justement pas encore vécu/expérimenté. Cependant, cette chaotisation dans la mise en question ne peut cependant m'atteindre personnellement que si j'ai un problème à ma conscience. Si cela n'est pas le cas, le chaos se manifeste/apparaît autour de moi, comme un phénomène global/processus du monde. Il atteint mes prochains co-humains, mon pays, ou la planète comme tout. La chaotisation œuvre par cela aussi sur ceux qui ne deviennent pas soi-mêmes pour problème.

La correspondance entre la plante et la pensée

Dans le sujet, donc dans l'observateur pensant de la plante, le processus observé chez celle-ci devient un processus interne dès lors qu'il entreprend une démarche d'introspection. Ce qui est observé extérieurement devient le contenu de l'auto-observation. La transition est dans l'ovule/dispositif à semence. Pour étudier l'origine de la plante – l'ovule –, nous ne pouvons nous fier qu'à notre pensée. Restons-en à la pure

13

observation sensorielle, nous ne pouvons trouver cette origine. Nous recherchons les forces qui la provoquent et découvrons toutes sortes de choses, comme les processus génétiques et chimiques cellulaires. Mais nous ne pouvons trouver le principe régulateur. Nous ne pouvons le trouver car nous ne le cherchons pas là où il opère/œuvre : dans la pensée.

résultats douteux ?

Quand même, qu'est-ce que cela devrait dire ? N'abandonnons-nous pas tous les terrains/sols de la méthodologie scientifique de connaissance ? Tous les résultats de notre propre pensée, qui ne reposent pas sur des faits observables de l'extérieur, ne doivent-ils pas être plus que douteux ? N'ai-je pas justement détruit les résultats de ma propre réflexion sur le monde par la connaissance de soi ? Que devrait donc la mention sur la , pensée ?

Doute comme principe de la pensée scientifique

Nous sommes nous dans un conflit apparemment insoluble. Tout ce à quoi nous avons pensé jusqu'à présent bascule dans le chaos à ce stade de la recherche. Mais une chose demeure : je suis certain d'avoir moi-même créé ce chaos. Il est là parce que je le veux. Car nul ne peut remettre en question ma pensée, sauf moi. Si je refuse de franchir cette étape de la connaissance de soi, personne ne pourra me questionner. Du moins, pas dans ma conscience. Dans la réalité, les choses peuvent paraître différentes. Mais ce qu'elles seront en fin de compte relève de mon jugement. Ou des processus réactifs du monde engendrés par ma paresse intellectuelle...

La blessure de la pensée.



Si j'examine de plus près cet état déplaisant de conflit intérieur, je réalise que le chaos de ma conscience ne provient que de la force avec laquelle je désire la connaissance de soi. Je me perçois, à l'instant de cette connaissance naissante, comme une plaie ouverte. Et c'est moi-même qui ai créé cette blessure dans ma quête de l'idéal. Je peux l'établir froidement et objectivement.

La blessure de la plante.

À présent, dans cet état, je regarde de nouveau sur la plante. Je vois qu'elle a ouvert la fleur. Cette fleur n'est-elle pas comme une blessure/plaie ? Où est restée l'entièreté, la magnifique forme fermée en soi-même de la plante ? Elle n'est plus là. La plante fleurissant est blessée. La fleur est la plaie que la perte de son être jusqu'à présent a laissé derrière lui. Car ni dans le moyeu/la partie centrale, ni dans le pollen, nous trouvons la plante entière. Où est-elle ?

Scission du penser ?

Où est passée la plénitude, qui semblait aller de soi, de mon penser et de mon représenter ? Elle n'est plus là. Je suis blessé. Dans la conscience de cette blessure oeuvre aussitôt la force qui a causé la blessure. Je réfléchis sur les processus qui m'atteignent.

14

Je ne trouve aucune réponse satisfaisante. Il y a les processus dans lesquels je vis. Il y a ma pensée, qui cherche à les appréhender. En vain. Les deux ne se rejoignent pas. La totalité de mon expérience de moi-même s'est scindée en un pôle passif et un pôle actif. Je suis actif en ce que je pense à cela. Je suis passif en ce que je dois subir ces processus qui me questionnent. Mais où est le lien ? Où suis-je comme la totalité de mon soi ?

L'unité du penseur

Je la trouve de nouveau. Ce n'est pas compliqué. C'est entièrement simple : la totalité de mon soi est en moi, en ce que je pense de la division/scission. Je suis moi-même le contexte/pendant en tant que le pensant. Car cette scission existe pour moi seulement en tant qu'être pensant. En ce que j'active la pensée, je provoque la scission. Là dedans, m'apparaît la force que j'active. Elle n'apparaît pas comme un résultat de la pensée. Je me tiens vis-à-vis de mon propre processus de pensée en ce que je perds mes résultats de pensée antérieurs/jusqu'à présent. Je regarde un abîme/trou obscur. Là dedans n'est cependant pas rien/néant ; là dedans oeuvre vivante ce qui est ma propre activité. Mon activité comme penseur, qui ne fait rien d'autre que de mettre en question mes résultats de pensée, d'amener à manifestation comme processus de pensée.

Pouvoir/force de la graine et pouvoir/force de la pensée.

C'est justement ainsi avec la plante. Son intégrité, perdue dans l'observation extérieure, n'existe nulle part ailleurs qu'en moi, en ce que je la pense. Et je la pense exactement là où elle s'abandonne à son intégrité. L'intégrité de la plante devient ainsi un processus dans lequel je me tiens activement en tant que penseur. Autrement dit : cette intégrité n'est pas simplement présente ; elle agit



entre sujet et objet. Elle est l'unité des deux. « En pensant, nous sommes l'être tout-un qui imprègne/enserme tout. » (Rudolf Steiner). L tout-un est là. Il œuvre dans le drame du processus cognitif/de connaissance. Ainsi, l'intégrité recherchée de la plante se trouve à l'œuvre au sein de la pensée, tout comme moi, en tant que penseur, je me trouve à penser au sein de la plante. En tant que quoi ? En tant que terreau/raison/fond d'où la plante provient. En tant que terreau/fond dont je proviens moi-même. Comme que je peux observer ma propre condition/mon propre contexte, apprendre à me percevoir dans ce conflit à partir de mon propre soi, ainsi je considère la plante dans l'état où elle s'est ouverte à l'idéal d'elle-même, à son origine. Elle est devenue plante mère. De qui est-elle la mère ? Je peux maintenant me donner moi-même la réponse à cette question. Elle deviendra la mère de mon soi. Moi-même – c'est mon être propre pensant, qui d'abord veut encore être. J'observe la plante comme j'aimerais venir au monde. En cela, j'active déjà ce qui d'abord veut devenir : la puissance de la graine/la force de la semence. La puissance de la graine n'est aucune matérielle ; c'est une puissance purement idéale. Dans le processus de la graine, œuvre l'idéal de la pensée, que je me fabrique/produit moi-même en ce que j'applique (moi-)même la puissance/force de la pensée à mes résultats de pensée. Dans la plante, il s'agit de la puissance de se manifester par le dépassement de sa forme existante – non pas comme une réplique/doublette de son être devenu, mais à partir de l'idéal de son soi.

15

De l'idéal de la pensée

Qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? Nous – qui est nous ? Eh bien, « nous », c'est maintenant la plante et moi, qui l'observe. Là, je suis cette plante. Elle est devenue plante mère, tout comme je suis devenu (moi-)même l'être mère de mon soi. La plante mère, a, dans l'entrée dans sa phase florale, a renoncé à tout pouvoir inhérent/propres. J'ai fait de même : j'ai observé la plante pensant. Je l'ai vue grandir/pousser. J'ai vu son déploiement végétatif se déployer. J'ai cherché à comprendre ce processus. Ce faisant, je suis arrivée au point où l'observation a perdu l'objet et est retournée à soi-même. J'ai atteint la limite de mon observation. J'ai vu la fleur et j'ai dû admettre : ma pensée ne mène pas plus loin. Me voici au point où l'être que j'observe se produit soi-même. Pour cela, il s'aboli soi-même. Tout ce qui constituait la plante dans sa forme physique n'a plus aucun effet. Tout ce que j'ai pensé et jugé auparavant n'a plus aucun effet. Cela n'a tout simplement plus aucun pouvoir. Je suis sans appui. Je tombe. Mais je tombe par le pouvoir même avec lequel je pense. « Ceux qui pensent par eux-mêmes sont leurs propres bourreaux », dit Nietzsche. C'est vrai. Je le veux ainsi. Pour le bien de l'idéal de la pensée.

De l'origine de mon soi en tant que penseur

Je peux peut-être l'exprimer ainsi : la plante s'est infligée une blessure fatale dans la fleur même. Sa vie végétative s'achève. Qu'est-ce qui provoque cette fin ? La force active est l'essence idéale de la plante elle-même. Elle reçoit à nouveau cette essence idéale en devenant fertile dans la mort. Autour de la blessure fatale, la fleur physique se développe, l'enveloppant et la préservant simultanément.



ment dans sa chaotisation. À l'intérieur de l'état extérieur de la vie, je développe le chaos de ma conscience. J'endure/je supporte ce chaos parce que je veux l'endurer. Il est le fruit de l'effort le plus intense de la pensée. Il est mien. Il est mon je. Je reçois mon je – la pensée – dans l'exploit de conscience le plus élevé que je puisse atteindre : en me questionnant par le pouvoir/la force de la pensée. Que reçois-je ? Mon origine. Mon idéal. Je deviens mère. Et je donnerai naissance à LUI. Moi, LUI, qui suis l'idéal de mon soi, et qui vit de ce que je suis désormais prêt à lui donner en force vitale/de vie.

Chaos et création

Rudolf Steiner admet, que la représentation correcte du processus de fécondation peut être atteint si l'on suppose que la plante, dans cet état, est réceptive à des effets qui ne proviennent ni de son organisation physique ni de l'espace terrestre immédiatement environnant, mais du « cosmos ». Il est question de « forces stellaires » — les forces de la bonne étoile mentionnée au début de ce texte — agissant de manière formatrice sur la plante ouverte, se trouvant dans cet état de chaotisation. Toutefois, cette expression est séduisante/égarante. Elle pourrait égarer en ce que je me représente

16

quelque chose d'harmonieux et de bénéfique sous « cosmos ». Je dois rejeter cela. Ce que je peux comprendre sous « cosmos » ne doit pas être une notion chimérique et illusoire ; cela doit reposer sous mes yeux. Et qu'est-ce qui repose là ? Je résume :

Mort et nouvelle vie

La plante de culture développe sa forme individuelle qui varie selon l'état de lieu, etc., dans l'expression/le total vivre de sa puissance/force végétative. Mais elle est destinée à quelque chose de plus grand que purement se déployer soi-même. Elle devrait devenir plante mère. Donc, elle doit se vivre pleinement et croître/pousser jusqu'à ce qu'elle a la force d'accueillir/absorber cette supérieure. Pour cela, elle interagit avec son environnement. Cette interaction conduit finalement à ce que, conformément à sa détermination, elle meure à *un moment déterminé à un lieu déterminé*. Son élan végétatif devient éclatement : la plaie de la fleur s'ouvre. Là, commence son agonie/mourir. Ainsi, elle se place en un rapport déterminé à soi-même, donc avec ce à quoi elle se doit soi-même : son « être primordial/originel cosmique ». En fleurissant, elle reçoit nouvelle sa propre essence d'un royaume/domaine qui ne lui est pas donné dans sa forme d'être-là physique.

La création à partir de l'idée

Au moment de la pollinisation, les forces qui pénètrent dans la plante ouverte provoquent la réorganisation de son chaos intérieur. La plante se *renouvelle* en ce moment – non pas à partir de ce qu'elle est déjà, mais toujours déjà à partir de ce qu'elle devrait être – à partir de son idéal. Autrement dit, lors de la formation de la graine, ce n'est pas la plante mère qui se réorganise, mais plutôt l'idéal qui la sous-tend, l'essence originelle de la plante – et non de manière végétative, mais



de manière « idéale ». Après la pollinisation, la plante ne consacre plus toute son énergie végétative à sa croissance, mais à la formation du fruit. Elle meurt, pour ainsi dire, dans le fruit. La plante mère se sacrifie pour les enfants qu'elle porte en soi.

Le pas suivant

Il vaut maintenant de pénétrer conceptuellement l'acquis. Cela signifie, penser les descriptions de ce processus. Et ainsi, de s'immerger dans le processus même, qui jusqu'ici n'a été décrit que de l'extérieur.

5. Le drame du développement

Les impulsions formatrices de l'« entité »-plantes...

17

Du point de vue justement développé, l'ovule ne porte pas en soi l'image/le décalque génétique de la mère – altérée/changé par les gènes étrangers d'un père – mais reçoit plutôt les impulsions formatrices de ce domaine d'impulsions des étoiles duquel elle a absolument toujours déjà reçu son façonnement de forme. Si la fille ressemble plus tard à la mère – ou, en tant que plante, lui est presque identique –, c'est grâce au déroulement temporel et spatial de sa croissance et de sa floraison, qui, pour ainsi dire, engendre/amène naturellement une sorte particulière de chaotisation au point zéro végétatif.

...et de la vie humaine.

Dans le processus de cognition/connaissance, on peut parler d'une telle naturalité seulement conditionnée. La soif/pulsion de connaissance, en tant que telle, appartient certes de manière possible à la nature humaine. Cette soif est quand même seulement active si je l'éveille. Elle ne repose pas dans les gènes. Pourtant, les gènes, ou prédispositions héréditaires, agissent dans la vie et contribuent à notre comportement à un moment déterminé, dans une situation déterminée, d'une manière qui nous conduit dans la chaotisation. Nous entrons toujours dans le processus de conscience selon une constellation déterminée, un processus qui pèse sur nous comme le cauchemar terrifiant de notre être-là jusqu'à présent. La question est maintenant : ce que nous pouvons commencer avec ce cauchemar ? Ici se montre que seule la force acquise dans l'exercice pour affronter les limites de la pensée peut être efficace dans cette situation. Sans cette force, je ne pourrai saisir activement la puissance écrasante de l'expérience. Le destin frappe – et je me recroqueville. Au lieu d'affronter ce coup, de vouloir la compression, je l'évite avec mon énergie vitale/ma pulsion de vie en pulsions annexes/latérales. Je perds ma posture droite et me tords végétativement au sol – comme une tomate, pour ainsi dire. Au lieu de former/façonner la fleur dans la lumière qui illumine ma situation de vie, je cherche l'obscurité...

« intervention de forces cosmiques » chez la plante

La floraison de la plante est, pour la tige – la tendance à la croissance vers le haut – comme une intrusion du destin, comme l'arrivée de la condition nécessaire à l'existence/être-là oubliée dans l'expression de la pulsion végétative. En



ce que la plante perd sa vigueur végétative, une force tout à fait différente agit de l'extérieur dans l'« espace de floraison » : la force de la formation des graines. La fertilité de la plante dépend donc directement de l'abandon ou de la cessation de la vigueur végétative de la tige. Quelque chose intervient dans la plante physique qui, quels que soient les obstacles, « aimerait » provoquer le moment « propice » à son auto-dissolution ou à sa chaotisation. Par conséquent, par ex., la forme respective de la plante, qui dépend du lieu et du climat, est à voir comme l'expression de l'individualisation de ces « forces stellaires » – et non quelque peu comme une détermination causale par d'ainsi nommés gènes.

18

La dimension cosmique du destin humain.

Si, en tant que penseur, je résiste au moment de la connaissance de soi, je vis l'intrusion du destin comme l'arrivée des conditions préalables oubliées de mon existence/être-là. En tant que penseur, je peux affronter cette intrusion car je ne vis rien d'autre que ce qui s'est révélé/avéré à moi dans l'exercice de la pensée comme la nature de la pensée même. Je peux même en arriver à consacrer toute mon énergie/force non pas à l'instinct/la pulsion de survie, mais au penser de cette intrusion. Je commence à m'en remettre pensant à cette intrusion. À cet instant, j'accomplis la même chose que la plante qui laisse influencer l'énergie/la force végétative dans la formation de l'ovule. On peut observer très clairement cela chez les céréales. La plante ne consacre son énergie qu'au développement de la graine et meurt dans ce processus.

humain terrestre ou « cosmique »

Pour celui qui avance à la connaissance de soi, c'est une question ouverte, comment il veut se comporter. Au cas où il se décide pour la priorité de la conscience, il progresse plus loin en ce qu'il aimerait préserver et développer le germe de la pensée, le germe de son dire-JE, par l'abandon de sa force vitale. Une fois ce processus appréhendé dans son principe, on peut former la représentation de comment la vie humaine pourrait tirer sa force et son sens entièrement de cet abandon/adonnement au destin. On peut en venir à penser l'humain comme un être qui, à chaque moment particulier de son être-là, éprouve la chaotisation de la conscience comme processus vital, et qui, simultanément, expérimente la nouvelle formation de son être par l'idéal de son soi. Cet être conçu ne serait autre que « JE ». En lui la totalité des événements du monde et la totalité de sa vie s'imprégneraient mutuellement en chaque moment. Dans une telle « formation de semence », l'idéal cosmique de l'HUMAIN serait véritablement (je pense avec cela comme fait) présent à chaque instant grâce à la capacité/force humaine de connaissance de soi.

L'auto-création.

De telles considérations émergent de la formation des concepts dans le processus de fécondation. Et en premier dans de telles formations de concepts, le processus de fécondation peut devenir visible. Ce qui se produit lors de la fécondation détermine – cela est volontiers bien général évident – la forme de manifes-



tation de l'être se créant dans la destruction de son soi. De cette façon, regarde les processus devient clair : l'être qui se crée ainsi soi, consiste seulement en la force de son soi - et ne ressemble à personne d'autre qu'à soi-même. Et avec cela, il ressemble donc à son propre processus de pensée, si l'on comprend par là la manière dont cet être se rapporte à l'idéal de son soi.

Le passage à travers le point zéro.

Ceci s'applique aussi à la plante poussant nouvellement de la semence, et ainsi avec au résultat de toute sélection.

19

Mais ici aussi, et tout de suite ici, la fécondation et la formation de semences sont des processus qui se jouent dans et au point zéro.

Cette intimité de la métamorphose à travers le point zéro est le plus souvent négligée. Le botaniste, par exemple, ne se contente pas d'identifier le point zéro et d'y voir le reflet de son propre problème épistémologique, mais observe plutôt les processus microscopiques au niveau nucléaire qui se produisent durant cette phase et recherche les forces initiatrices. Cependant, la nature de ces forces demeure aussi obscure pour lui que celles qu'il applique lorsqu'il interprète les processus observés.

Et la pratique ?

En botanique scientifique, les processus du noyau cellulaire occupent précisément la position où l'énigme du développement de la plante devrait apparaître au biologiste comme le reflet de sa propre énigme épistémologique. Ce n'est qu'en adoptant la perspective décrite ici qu'une vision différente du processus de formation des graines se dessine. On pourrait d'abord dire que cette vision n'a aucune application pratique. Car le sélectionneur doit, après tout, s'appuyer sur les lois de Mendel, sur la théorie génétique, et donc sur les techniques de sélection. On ne peut rien trouver d'utile en pratique dans une influence directe de la pensée sur le développement des plantes.

Cela ne peut le nier sans plus. Mais si je considère le travail de sélection seulement sous cet angle, je ne peux saisir le lien entre la question des semences et les grandes questions de notre époque.

Du drame de la vie au XXe siècle

Si, toutefois, je suis les suggestions de Rudolf Steiner, c'est seulement en observant les plantes de cette manière que je me comprends moi-même, ma vie, le rapport entre le chaos et le cosmos - de l'effort pour une connaissance de soi. Dès que, en tant qu'observateur, je me découvre dans ce processus, une expérience sensorielle devient un drame, un processus intérieur de développement. Je comprends alors le drame du développement des plantes. C'est le drame de ma propre connaissance de soi. Et donc, simultanément, le drame du développement du monde. Nous n'en savons rien d'autre. Mais en observant la plante avec attention, nous pensons - à nous-mêmes. Et avec cela, nous pensons à ce qui nous pense.



Mais qu'est-ce que cela signifie ? Ce que je vois fait appel à ma volonté d'agir. Mais comment puis-je répondre à cet appel, que ce soit en tant que sélectionneur, éducateur ou, en fin de compte, en tant qu'humain ?

La plante comme enseignante dans le chaos de la vie.

Dans notre quête du savoir, nous atteignons un point où, en tant qu'individus, nous plongeons dans un chaos intérieur en nous posant cette question sans parvenir à y répondre. Pourtant, ce chaos n'est que le

20

fruit d'un premier pas dans la connaissance de soi, c'est une prestation de ma conscience. Ainsi, sereinement au milieu de ce chaos, je commence à m'interroger sur la manière dont le cosmique aspire à s'unir au terrestre. Je demande simplement : comment la plante se comporte-t-elle en ce moment de sa vie ? Je ne consulte plus la botanique, la philosophie, les mathématiques, ni quoi que ce soit d'autre ; je questionne les faits qui m'entourent en cet instant précis, dans le monde où me vient cette pensée qui m'amène à poser cette question.

6. Le langage des (choses-)faits : le miroir de la nature

Je disait justement : nous-mêmes, en tant qu'individus, plongeons dans le chaos par notre quête de connaissance de soi. Nous ? Qui plonge qui, ici ? Dans notre aspiration au progrès, au développement régulier et à une croissance « constante », nous ne savons quand même rien du tout de cela ! Mais que nous dit quand même le coup d'œil aux rapports présents du monde ? Nous vivons notre propre catastrophe auto-infligée. Et tout ce que nous déployons pour y échapper ne fait qu'intensifier les forces qui la provoquent. En ce que nous pouvons nous dire cela, nous entrons dans le drame de notre soi, d'où nous ne ressortirons d'abord que nous même. Ainsi, nous nous retrouvons plongés dans le drame cosmique du développement de la semence. En observant la plante de cette manière, elle nous révèle, tel un miroir, le processus par lequel, sans conscience de ce processus, nous risquons de nous perdre. En suivant les suggestions de Goethe, le penseur découvre que la botanique s'avère comme l'étude du destin. Le destin se révèle à nous dans la forme développementale de la plante. Maintenant il s'agit si nous sommes aussi capables d'entendre le message.

Récit sur la nature devient récit sur l'humain.

Quelle est cette connaissance ? C'est la connaissance de l'humain selon Rudolf Steiner. L'anthroposophie de Rudolf Steiner en est un exemple. Non, elle en est l'archétype. Sa doctrine et son essence ne font qu'un. Le destin de l'anthroposophie de Rudolf Steiner est déterminé par les processus qui se manifestent comme enseignement dans l'anthroposophie. Il n'est pas nécessaire ici de développer ce point. Mais les lois de la pensée que je voulais esquisser ici, dans mon examen des lois du développement des plantes, sont les lois du développement de l'anthroposophie elle-même. L'anthroposophie dépend de notre capacité de conscience, tout comme nos problèmes de conscience découlent du fait même de l'anthroposophie...

21



La fécondation dans la tombe

Le développement végétatif de la plante cultivée est achevé avec la floraison. Dans le chaos quand même qui surgit en elle suite à la perte de sa propre croissance, elle reçoit nouveau et pour première fois son soi. Elle a participé activement en cela. Mais elle n'a pas fait ce soi. Sa croissance/pousse était l'expression/le plein vivre de la pulsion individuelle. Son essence n'est quand même pas encore contenue en elle. Son essence propre ne lui vient pas d'elle même, mais lui vient en vis-à-vis de dehors. Elle l'éprouve comme l'inhibition de la croissance de la tige et comme la chaotisation constante de son plus intérieur. Elle meurt en cela de cette vie végétative. Mais elle survit, uniquement par d'autres forces. Elle donne sa vie à ce qu'elle a reçu, qui ne lui appartient pas en tant qu'individu, mais qu'elle porte en elle pour le livrer à la Terre dans sa mort. C'est seulement là, dans la terre, que se produit ce que l'on peut appeler la fécondation. La Terre est fertilisée par le récit du drame de la lutte pour le soi propre, comme la plante le vit pour nous dans son processus de développement. À travers la mort de la plante, à travers la semence qu'elle dépose en terre en mourant, la terre découvre pour la première fois sa propre raison d'être, oubliée lorsqu'elle s'est abandonnée à devenir le terreau obscur et méconnu de la vie. Elle reçoit le message que son origine réside dans la lumière, et avec elle, la promesse qu'elle redeviendra lumière.

7. La semence de la lumière

De la conversation entre la plante et l'humain

Mais de quelle lumière s'agit-il ? Ce n'est pas la lumière du soleil ; c'est la lumière qui sera allumée dans la connaissance de soi de l'humain, lorsque nous entrons en dialogue avec la plante tout en vivant le drame de notre évolution. Et de quoi parlent-ils, l'humain et la plante ? J'ai écouté ce dialogue. Et je l'ai retranscrit. C'est le dialogue où se décidera le destin du monde et celui de l'humanité. La conversation où se révèle le sens de ce que nous vivons tous actuellement sur Terre. Le sens de la catastrophe, de la croissance stagnante, du chaos social, économique, individuel et spirituel que nous traversons. Et aussi le sens du fait que nous nous nourrissons de plantes pour pouvoir vivre tout cela intensément et avec une pleine capacité intellectuelle. Le sens de cet événement ne se révèle que dans la connaissance de soi. Il montre pourquoi nous confondons lumière et ténèbres, pourquoi nous dépendons de la croissance alors qu'elle finit par nous détruire. Pessimisme ? Non. Car que signifie prendre la direction

22

vers le bas ? Vers le bas — donc vers la Terre — nous sommes attirés. Est-ce peut-être ainsi que fonctionnent les « traits fondamentaux d'une vision moderne du monde » ? Dans cette conversation, les secrets de notre époque sont révélés. Secret : c'est là que réside le « Va à la maison (Gehe Heim évoque ensuite le Geheim de *Geheimnis*= secret/mystère) ». Et puisque nous devons nous retourner ou tourner pour aller à la maison, tout comme la plante se retourne et s'efforce, avec son fruit, de s'enfoncer dans la terre, le suffixe du mystère (*Geheimnis*, le « nis », devient le « sens » de notre chemin. Le mystère de notre être réside dans



ce retour aux sources, que nous offre la plante lorsqu'elle retourne à la Terre. Elle peut nous montrer le chemin, si nous voulons. Mais voulons-nous devenir ce que nous sommes ? Voulons-nous devenir des semences ? Seuls dans l'immensité du cosmos, et pourtant voulus et portés par l'univers des mondes ?

Kempton, 30 mars 1999,

Rüdiger Blankertz

Annexe

Remarque :

Je n'ai pas inclus les extraits suivants ici pour « prouver » ce qui précède. Il s'agit plutôt d'inviter le lecteur averti à aborder les propos de Rudolf Steiner avec une grande précision linguistique. Une discussion des liens décrits plus haut ne peut être fructueuse que dans ce contexte.

Rüdiger Blankertz

Paroles de Rudolf Steiner

23

Conférence du 10 juin 1924, Œuvres complètes n° 327

« Fondements spirituel-scientifiques pour la prospérité de l'économie de pays » « Cours d'agriculture/d'économie de pays »

« Le chaos de la semence »

L'organisme ne provient justement pas de la façon/sorte de la semence/graine que ce qui s'est développé à partir de la graine de la plante ou de l'animal mère se poursuit uniquement dans ce qui naît sous forme de plante ou d'animal enfant. C'est tout simplement faux. En réalité, lorsque cette structure complexe (*de l'ovule*) atteint son apogée, elle se désintègre et, finalement, dans ce qui n'a atteint sa plus grande complexité que sur Terre, il ne reste qu'un petit chaos. On pourrait dire qu'elle se désintègre en poussière cosmique. Et lorsque cette poussière cosmique se désintègre, lorsque la graine a atteint son apogée, lorsque le petit chaos est présent, alors le cosmos tout entier commence à agir sur la graine, s'y imprimant et construisant à partir de ce petit chaos ce qui peut être formé en elle par les influences cosmiques. Et dans la graine, nous retrouvons le reflet du cosmos tout entier. À chaque fois, le processus d'organisation terrestre s'achève avec la formation de la graine, jusqu'au chaos. À chaque fois, le nouvel organisme se construit au sein de ce chaos, à partir du cosmos tout entier. L'organisme ancien a simplement tendance, par son affinité pour cet état cosmique, à amener la graine dans cet état cosmique, afin que les forces agissent dans la bonne direction et qu'un pissenlit ne devienne pas une épine-vinette, mais bien un pissenlit à nouveau.

Ce qui est à faire...

Mais, ce qui est/sera décalqué dans la plante particulière, est toujours le reflet/



décalque d'une quelconque constellation cosmique, construite au sein même du cosmos. *Si nous voulons que le cosmos agisse dans le monde terrestre, il est nécessaire de plonger ce monde aussi loin que possible dans le chaos. Partout où nous voulons que le cosmos agisse, nous devons plonger le monde terrestre aussi loin que possible dans le chaos.* La nature elle-même s'en charge dans une certaine mesure, notamment pour la croissance des plantes. Mais il est néanmoins nécessaire que, puisque tout nouvel organisme se construit à partir du cosmos, nous préservions cet élément cosmique au sein de l'organisme jusqu'à la prochaine formation de graines. ... (*Mise en évidence par moi, RB*)

24

Conférence du 14 août 1920, Œuvres complètes n° 199

« *Le mouvement anthroposophique et ses rapports avec les événements mondiaux : science initiatique et aspiration à la liberté* »

Responsabilité face aux/pour les événements mondiaux

... Vous pourrez sans doute déduire du contexte de maintes déclarations récentes et de diverses prises de position extérieures que notre mouvement anthroposophique est entré dans une phase qui exige de chaque individu souhaitant y participer qu'il associe cette participation à un sens aigu des responsabilités. Je me suis souvent exprimé en ce sens. Cependant, le contexte en question n'est pas toujours pleinement saisi. C'est précisément parce que nous appartenons à notre mouvement que nous ne devons pas perdre de vue la gravité de la période que traverse actuellement la civilisation européenne, avec son cortège américain/annexe américaine. Et même si nous ne devons pas nous prononcer nous-mêmes sur tel ou tel point – ce qu'il est absolument nécessaire de dire – quant au lien entre les impulsions issues de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique et les événements historiques contemporains, ces événements contemporains se heurteraient à ce avec quoi nous nous occupons et, sans aucun doute, aussi sans notre intervention, s'occuperaient avec ce qui repose dans notre ligne. Il s'agit de ce que nous ne fermions effectivement pas les yeux devant toute la signification de ce qui est signifié avec de telles paroles. ...

Des initiatives anthroposophiques n'ont pas la permission de devenir sectaires

Vous voyez de maints articles de presse de ces derniers jours, comment ce qui ici part de Dornach, agit en dehors dans le monde, comment pour partie c'est perçu par tel ou tel, et on devrait justement considérer quelque chose de tel extraordinairement sérieusement. On devrait être au clair sur ce que, fondamentalement, chaque mot prononcé par nous aujourd'hui doit être mûrement réfléchi part en part et que des paroles importantes devraient pas être prononcées sans que l'on s'impose l'obligation de créer de la connaissance du cours général du monde, qui est aujourd'hui un *organisme* d'une complexité extraordinaire. Sur les choses qui ici viennent en considération, il me reviendra de m'engager dans les tous prochains ; mais j'aimerais aujourd'hui quand même remarquer en introduction que tout de suite *par les rattachements entre notre mouvement et le cours général du monde*, il est de notre devoir avant tout d'acquérir une pleine compréhension



que nous ne devons plus conduire notre mouvement de manière sectaire. J'ai souvent parlé sur ce fait. Le moment est absolument venu où

25

nous avons besoin que chaque membre assume pleinement la responsabilité de ce qu'il défend, dans le sens de notre mouvement. Et cette responsabilité devrait quand même être permise ainsi *que l'on se sente obligé de ne rien dire qui ne paraisse pas, pour des raisons internes, dans le pendant correct avec le cours général des événements mondiaux actuels*. L'activité sectaire est ce qui est le moins en phase avec les actuels événements mondiaux. Ce qui devrait être défendu aujourd'hui doit pouvoir l'être devant le monde entier et ne doit porter un caractère ni sectaire ni amateur/dillettante, bien égal que ce soit par la parole ou par l'action. Nous ne nous est pas permis de reculer d'effroi de devoir naviguer entre Charybde et Scylla.

« *En phase avec les événements mondiaux* »

Certes, maint se dira — et faisant ainsi allusion à un certain Scylla : Comment devrais-je donc m'informer de ce qui se passe aujourd'hui, alors que le cours des événements est devenu si complexe, alors qu'il est si difficile de déduire les dynamiques sous-jacentes à partir des symptômes ? Mais cela ne devrait pas — dirais-je — conduire à Charybde, c'est-à-dire à l'inaction ; Il s'agit plutôt de parvenir à une juste compréhension du monde, c'est-à-dire à ressentir l'obligation de *s'amener en accord, aussi bien que ça va, sur le cours des événements mondiaux, avec tous les moyens accessibles*. Il est certes plus facile de se dire : « L'anthroposophie existe, je vais l'étudier ; je vais réfléchir un peu à ses fondements, faire des recherches sur tel ou tel sujet, puis la présenter au monde. » C'est précisément en agissant ainsi que nous sombrons dans le sectarisme si, pour ainsi dire, nous fermons les yeux sur les grands événements actuels, si nous voulons simplement agir sans regarder à droite ni à gauche, comme je viens de l'indiquer. Il incombe *d'étudier le cours des événements du présent et, avant toute chose, lors de cette étude mettre à la base ce qui peut nous revenir de jugements par les faits qui découlent de la science de l'esprit anthroposophique même. ...*

Une indication aiguë/acérée de Rudolf Steiner

Chez tout ce qui *est/sera dit ici par moi, repose toujours à la base cette responsabilité envers le cours des événements mondiaux actuels. Cette responsabilité sous-tend chacune de mes phrases particulières, chacun de mes mots particuliers*. Je dois déjà l'évoquer de la raison que ce n'est pas toujours envisagé *en toute acuité*. Si l'on continue aujourd'hui à parler de mysticisme comme on le faisait au XIXe siècle, cela ne correspond plus aux exigences du monde actuel. De même, si l'on se contente d'ajouter le contenu de l'enseignement anthroposophique aux événements mondiaux, cela ne correspond pas non plus aux exigences du présent.

26

Rappelons-nous combien le problème, l'énigme de la liberté humaine, est au cœur des réflexions que je nourris depuis des décennies. Ce problème de la liberté humaine doit aujourd'hui être placé au centre de toute réflexion véritablement spirituelle et scientifique. (*Mises en évidence par moi, RB*)



